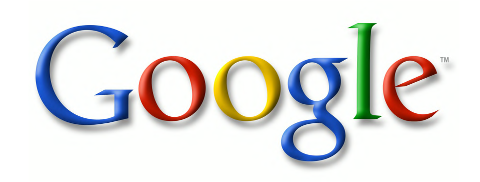
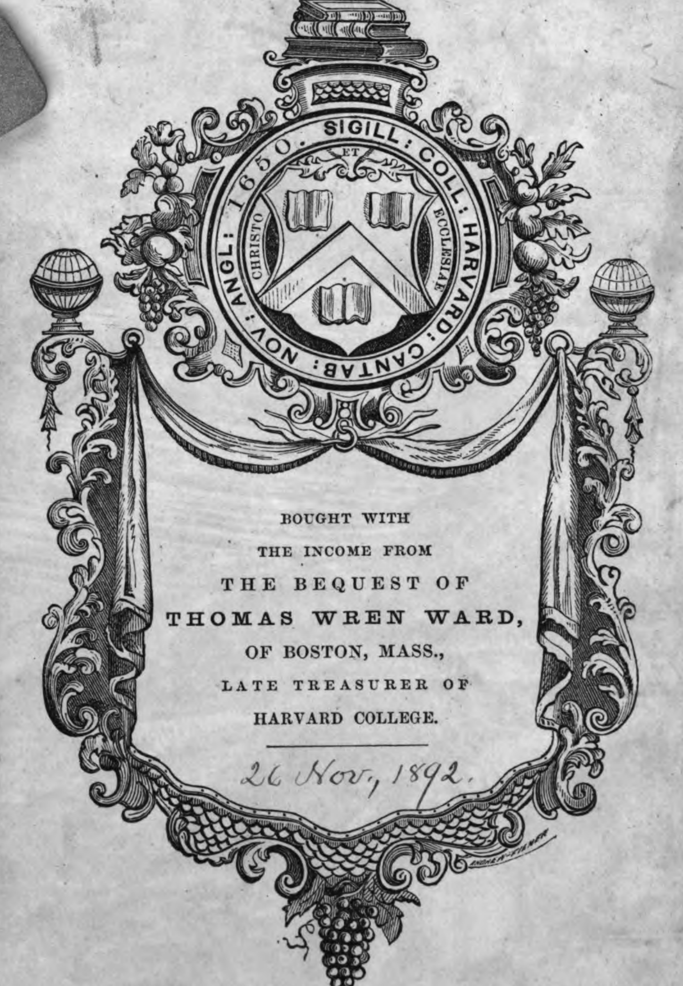

Google




SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE VARIÉE
ROMANS — NOUVELLES — THÉATRE

MAURICE BOUCHOR

LA DÉVOTION A SAINT ANDRÉ

MYSTÈRE EN UN ACTE, EN VERS

Représenté par les Marionnettes du Petit-Théâtre

PRIX : UN FRANC

PARIS
LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS
17, RUE BONAPARTE, 17

1892

LA DÉVOTION

A

SAINT ANDRÉ

EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Michel Lando, drame en quatre actes, en vers, suivis d'un épilogue. Un volume in-18, broché. 3 50

Le Songe de Khèyam, caprice en un acte, en vers, représenté par les Marionnettes du Petit-Théâtre. Un volume in-18, broché. . . . . 1 »

MAURICE BOUCHOR

LA DÉVOTION
A
SAINT ANDRE

MYSTÈRE EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉ PAR LES MARIONNETTES DU PETIT-THÉATRE.



PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1892

A

FÉLIX RABBE

Permettez-moi, mon cher ami, de vous dédier ce tout petit Mystère. J'en ai pris le sujet dans la légende de Saint-André; sauf en ce qui concerne le dessin des caractères, je n'ai fait aucun effort d'invention. La légende me paraît aussi touchante que comique ; mais ce qui m'a décidé à l'écrire, c'est qu'elle semble faite pour nos marionnettes. De même que, dans le *Songe de Khèyam*, deux êtres identiques ne possèdent qu'une seule voix, de même, dans la *Dévotion à saint André*, un seul personnage en a deux fort différentes. Voilà ce qu'on ne trouvera pas sur les grands théâtres, à moins d'y recourir à une odieuse ventriloquie !

D'ailleurs, tout en exploitant le comique de mon sujet, je me suis bien gardé de tourner en raillerie ce qui est digne de respect. Je me flatte que mon pieux évêque, malgré une faiblesse passagère, conservera la vénération des braves gens ; et que l'on ne m'en voudra point de prêter à l'un des douze apôtres du Christ une joviale humeur et un appétit robuste.

C'est vous, mon cher ami, que j'ai prié de lire le rôle de Simplice ; vous y mettrez, je le sais, toute l'onction et toute la bonhomie désirables. Voilà une raison très suffisante de vous offrir la *Dévotion à saint André* ; mais que cette dédicace me soit une occasion de dire en quelle haute estime je tiens vos travaux, trop peu connus, d'écrivain et d'érudit. Tous ceux qui, en France, aiment les lettres devraient partager mon opinion à cet égard, puisque, grâce à vous, ils peuvent connaître l'œuvre entière de Marlowe ou de Shelley, traduite et commentée d'une façon définitive. Soit dit sans déprécier tant d'autres ouvrages que vous avez signés, ni tout ce que préparent vos veilles studieuses.

Toutefois, la dédicace de mon petit Mystère est trop peu de chose pour être présentée comme un hommage au noble écrivain, au travailleur infatigable que vous

êtes ; elle est offerte à l'ami dévoué qui, depuis la fondation du Petit-Théâtre, y fait office de lecteur avec autant de zèle que de talent.

MAURICE BOUCHOR.

PERSONNAGES

L'APOTRE SAINT ANDRÉ.
SIMPLICE, Evêque.
THÉODAS, son vieux serviteur.
CHRYSOGONE, invité.
LUCE.

La scène est dans le palais de l'évêque, à Patras, quelques siècles après Jésus-Christ. Décoration byzantine. Au fond de la salle, une table sur laquelle sont disposés trois couverts. Cristaux, argenterie, flacons, gerbes de fleurs, fruits en pyramides. Trois sièges autour de la table. Une fenêtre grande ouverte laisse apercevoir des pampres, mêlés de grappes, qui tapissent la maison à l'extérieur, les hautes branches d'un figuier lourd de fruits, la cime d'autres arbres et le ciel ensoleillé.

LA DÉVOTION

A

SAINT ANDRÉ

SCÈNE PREMIÈRE

THÉODAS, *seul.*

Tourné vers la table, au lever du rideau, il l'examine longuement ; puis, s'adressant au public :

Beau spectacle, à coup sûr, que notre argenterie,
Nos fins cristaux, la table élégamment fleurie,
Les flacons où reluit l'or de certain muscat
Qu'un arbitre du goût jugerait délicat,
Les beaux fruits qu'au verger je cueillais tout à l'heure,
La salade bien fraîche et les roses de beurre...
Le coup d'œil est aimable; on ne peut le nier.
De plus, en allant voir notre cher cuisinier,
Qui veut bien me traiter parfois en camarade,
J'ai reniflé l'arome exquis d'une dorade.
Sur un feu doux, parmi le thym et le laurier,
Elle boit du vin blanc sans se faire prier.

*

Ah! rien que d'y penser, mes bons amis, j'en bave !
Près de ce court-bouillon étonnamment suave,
J'ai vu, messieurs, une oie à la broche, pleurant
Un jus qui ne m'est pas du tout indifférent,
Et qui, mêlé de fine et savoureuse graisse,
En coulant sur mon pain, m'emplirait d'allégresse.
Notre convive aurait grand tort d'être manchot ;
D'autant que l'aubergine et le fond d'artichaut,
Que Monseigneur lui-même accueille d'un sourire,
Dans l'huile, en crépitant, daignent se laisser frire.
Hélas ! mon maître est sobre; et tout ce qui lui plaît,
C'est un fruit, d'innocents légumes ou du lait.
« On peut vivre, dit-il, avec quelques oboles,
Et répandre le sang est affreux. » Fariboles !
L'évêque de Patras, surtout ayant l'honneur
De traiter le neveu de notre gouverneur,
N'a que faire, vraiment, d'une table frugale.
Il convient qu'aujourd'hui notre hôte se régale.
Aussi, lorsqu'hier soir j'entendis mon prélat
Commander je ne sais quel misérable plat,
Moi, son vieux serviteur, je le pris à partie
Pour qu'on eût fin poisson et volaille rôtie.
Par exemple, il n'a pas voulu d'huîtres. « Comment !
A-t-il fait, nous irions goûter complaisamment
Un mets rare qu'il faut laisser aux mauvais riches,
Quand mes seigneurs n'ont pas tous les jours des pois
[chiches? »
Je dois vous dire, afin que vous compreniez mieux,
Que nos seigneurs, pour lui, sont les pauvres. « Les cieux
Ne nous seront ouverts que sur leur témoignage, »
Dit-il ; et, chaque jour, en dépit de son âge,
Pour laver les pieds noirs de treize loqueteux,
Il se met humblement à genoux devant eux.
Voilà l'homme : novice aux choses de la table,
Mais bon comme le pain, un cœur tout charitable.
D'une simplicité de colombe, et si doux

Que sa chatte, le soir, s'endort sur ses genoux.
Tous les oiseaux du ciel ont l'air de le connaître.
Ils cognent hardiment du bec à la fenêtre,
Lorsque le saint vieillard prend son léger repas ;
Et, sitôt introduits, ils ne dédaignent pas
De venir picorer jusque dans son assiette
Le pain qu'en souriant mon maître leur émiette...
Mais le voici. Je vais le taquiner un peu.
Vous en jugerez tous : c'est l'agneau du bon Dieu.

Simplice entre par la droite, mitre en tête et couvert d'une chape splendide. Longue barbe blanche.

SCÈNE II

SIMPLICE, THÉODAS

THÉODAS

Eh bien ! maître, beaucoup de monde à la grand'messe ?

SIMPLICE

Oui, mon cher Théodas.

THÉODAS

Même de la jeunesse

SIMPLICE

Nombre de jeunes gens recueillis et pieux.

THÉODAS

Mais... le sexe ?

SIMPLICE

Laissons les femmes.

THÉODAS

Tous ces yeux
Fixés sur vous durant les offices, mon maître,
Ces honneurs qu'on vous rend, ne font-ils jamais naître
Dans votre âme un plaisir coupable ? Ces habits
De soie et de brocart où flambent des rubis,
Cette mitre, la crosse en or, la lourde croix
Doivent bien chatouiller l'amour-propre...

SIMPLICE

Tu crois?

THÉODAS

Dame! jugez vous-même.

SIMPLICE

Ah ! les diables sont traîtres...
Jamais, me semble-t-il, au milieu de mes prêtres
Je ne songe à l'habit dont je suis revêtu ;
Mais je puis me tromper. Vraiment, qu'en penses-tu ?

THÉODAS

Monseigneur, je riais.

SIMPLICE

Pourtant, si je me trompe...

THÉODAS

Non : les chasubles d'or, les louanges, la pompe,
Tout cela, j'en suis sûr, vous charme beaucoup moins
Que d'arroser vos chers légumes sans témoins,
Ou de humer l'air frais sous l'ombrage des treilles,
En grattant votre chatte entre les deux oreilles.
Vous irez droit au ciel, mon doux maître, malgré
Votre dévotion trop vive à saint André.

SIMPLICE

Trop vive? que dis-tu ? trop vive pour le juste
Dont mon église, ami, porte le nom auguste,
Pour l'apôtre béni, patron de la cité,
Pour l'illustre martyr qui mourut exalté
Sur l'arbre de la croix comme son divin Maître ?
Jamais, bon Théodas.

THÉODAS

Vous me direz peut-être
Que Pierre ne fut point lié sur une croix.

SIMPLICE

Si fait; la tête en bas.

THÉODAS

Quels furent donc les trois
A qui Notre-Seigneur apparut dans sa gloire ?

SIMPLICE

Sur le Thabor ?

THÉODAS

Oui.

SIMPLICE

Jean, Pierre et Jacques.

THÉODAS

L'histoire
A-t-elle jamais dit qu'André fût l'un d'entre eux ?

SIMPLICE

Non, certes ; j'en conviens.

THÉODAS

Ça n'est pas malheureux.

SIMPLICE

Mais où tend ce discours?

THÉODAS

Eh bien! j'ai dans l'idée
Que vous négligez trop les fils de Zébédée.

SIMPLICE

J'honore ces grands saints, chéris par l'Homme-Dieu.

THÉODAS

Pierre est capable aussi de se piquer au jeu.

SIMPLICE

Je l'aime et le vénère.

THÉODAS

En priant toujours l'autre,
Comme si le Seigneur n'avait eu qu'un apôtre!

SIMPLICE

De même qu'on choisit sur terre ses amis,
O mon cher Théodas, de même il est permis
D'aimer tel bienheureux avec plus de tendresse;
Et c'est à celui-là, surtout, que l'on s'adresse,
Lorsqu'on veut obtenir une insigne faveur.
André porte mes vœux aux pieds de mon Sauveur.
Grâce à lui, tu le vois, je vis l'âme contente;
Je l'invoque ardemment quand le Malin me tente;
Qui pourrait m'en blâmer?

THÉODAS

C'est parler comme il faut:
Aimez bien votre apôtre, et restez-lui dévot...
Mais vos tentations, quelle en est la nature?

SIMPLICE

Variable et multiple.

THÉODAS

Hélas! par aventure,
Songeriez-vous encore aux diables en jupons?
Ils ne me tentent plus, moi ; je vous en réponds.

SIMPLICE

L'âge, mon vieil ami, la prière et le jeûne
Ont rafraîchi mon sang, fort chaud quand j'étais jeune:
Je suis peu tourmenté, Dieu merci, par la chair.
Mais il faut prendre garde aux ruses de l'enfer:
Il ne désarme point. « Veillez, dit l'Évangile,
Car, si l'esprit est prompt, la chair est bien fragile... »
Saint André, jusqu'ici, préserva ma vertu.
Mais il suffit. Sur quoi me taquineras-tu?

THÉODAS

Sur les huîtres.

SIMPLICE, *résigné.*

Va donc.

THÉODAS

Blâmez-moi de mon zèle,
Mais votre fin repas est un oiseau sans aile.
Point d'huîtres en septembre!

SIMPLICE

En aucune saison.

THÉODAS

Soit. Qui vous traitera de ladre aura raison.

SIMPLICE

Tu bougonnes toujours.

THÉODAS

Bien sûr que je bougonne!
Quand on prie à dîner le noble Chrysogone,
Neveu du gouverneur de la ville...

SIMPLICE

Pourquoi
T'échauffer, Théodas?

THÉODAS

C'est bon ; je reste coi.

SIMPLICE

Prenons un air joyeux pour recevoir notre hôte.
As-tu mis trois couverts?

THÉODAS

J'exécute sans faute
Les ordres que veut bien donner Votre Grandeur;
Mais je demande, avec une entière candeur,
D'où vient que trois couverts sont mis pour deux personnes?
Je flaire un va-nu-pieds.

SIMPLICE

Comme tu le soupçonnes,
Le troisième couvert qui t'a rendu chagrin
Servira, mon ami, si quelque pèlerin
Pauvre et las vient frapper à ma porte. Je pense
Que l'on ne doit pas faire une folle bombance
Sans mettre de côté la part de Jésus-Christ.

THÉODAS

Ah! que mon maître est bon!

SIMPLICE

Qui? moi?

THÉODAS

Je suis contrit
De vous avoir lardé d'une pointe un peu vive.

SIMPLICE

Bah! rire est bien permis. Mais notre cher convive
Tarde, me semble-t-il, à venir. N'est-il pas
Un peu plus de midi ?

THÉODAS

Maître, j'entends son pas.

Chrysogone, long, maigre, anguleux, entre par la droite.

SCÈNE III

SIMPLICE, CHRYSOGONE, THÉODAS

SIMPLICE

Soyez le bienvenu dans cette humble demeure,
Mon jeune ami.

CHRYSOGONE

Peut-être ai-je anticipé l'heure?
J'en serais tout honteux, vénérable prélat
Qui sur notre province épanchez tant d'éclat.

SIMPLICE

Vous me rendez confus.

CHRYSOGONE

Il se peut, au contraire,
Que, le long du chemin m'étant laissé distraire,
J'arrive un peu plus tard que je ne l'aurais dû.
Croyez-moi, Monseigneur, j'en serais confondu.

SIMPLICE

Vous êtes ponctuel selon votre habitude,
Et courtoisie, en vous, surpasse exactitude.

THÉODAS

Amen.

SIMPLICE

Paix, Théodas.

A Chrysogone :

Ah ! je suis bien ravi
Que votre oncle, seigneur Chrysogone, ait suivi
Récemment les conseils de la droite justice.
Lorqu'un grand fait le mal, il faut qu'on l'avertisse.
C'est pourquoi, dès qu'il eut confisqué mon terrain,
Je lui tins ce discours : « Gouverneur très serein,
Si vous gardez mon champ, souffrez que je le dise,
Vous retirez le pain aux pauvres de l'Eglise,
Qui sont le propre corps du Seigneur Jésus-Christ. »
Il ne m'écouta point, et la fièvre le prit.

CHRYSOGONE

Vous daignâtes alors, débonnaire Simplice,
Vous qu'ont sanctifié le jeûne et le cilice,
Prier pendant huit jours pour mon oncle : il guérit
Nulle trace d'erreur ne reste en son esprit.

SIMPLICE

En me rendant ma terre il mit fin à nos luttes ;
Et c'est vous, excellent Chrysogone, qui fûtes
En cette occasion le messager de paix.

CHRYSOGONE

Heureux de vous marquer mes très humbles respects.

THÉODAS

Vous avez bien parlé. Maintenant il vous reste
A fêter votre accord par un repas agreste,
Enrichi simplement d'une oie et d'un poisson.

CHRYSOGONE

Quoi ! c'est donc un festin ?

SIMPLICE

Un dîner sans façon ;
Mais vous apprécierez mes figues de septembre.
Permettez, toutefois, que j'aille dans ma chambre
Pour retirer chasuble et mitre.

CHRYSOGONE

Je voudrais,
Dussé-je être compté parmi les indiscrets,
Vous aider à cela.

SIMPLICE

Mon serviteur, qui m'aime,
Peut vous certifier que je fais tout moi-même.
Vous êtes mille fois trop aimable. Pourtant,
S'il vous plait de venir dans ma chambre un instant.
Vous y dégusterez une eau de coing très vieille,
Qui, paraît-il, avant le repas fait merveille.
Précédez-moi, seigneur.

CHRYSOGONE

Montrez-moi le chemin.

SIMPLICE

Il suffit que je vous l'indique avec la main.
Passez, je vous en prie, et laissez-moi vous suivre.

CHRYSOGONE

Ce serait, de ma part, manque de savoir-vivre.

SIMPLICE

Je ne céderai point pour cette fois. Allons.

CHRYSOGONE

Eh bien! permettez-moi d'aller à reculons;
Car vous tourner le dos serait trop malhonnête

Chrysogone recule d'un pas vers la droite et se cogne violemment la tête contre la muraille.

Oh!

SIMPLICE

Mon Dieu!

CHRYSOGONE, *portant la main à sa tête.*

Ce n'est rien; rien du tout.

SIMPLICE

Votre tête...

CHRYSOGONE

A peine un léger heurt.

SIMPLICE

Que je suis désolé!

THÉODAS, *au public.*

Son crâne est bon enfant de n'être point fêlé.

CHRYSOGONE

Dois-je modifier mon allure ?

SIMPLICE

Oui, de grâce,

Car je tremble pour vous.

CHRYSOGONE

J'obéis, et je passe.

Il tourne le dos à Simplice et sort lentement, suivi par l'évêque, tandis que l'orchestre, en sourdine, fait entendre un menuet. Théodas suit l'évêque en battant la mesure de la tête et des bras. Il s'arrête sur le devant de la scène, à droite, et se tourne vers le public. En même temps Luce entre par la gauche, vêtue avec un luxe bizarre. Théodas l'aperçoit lorsque la musique s'est tue.

SCÈNE IV

LUCE, THÉODAS

THÉODAS, *reculant de terreur.*

Une femme !

LUCE

Bon père...

THÉODAS

Ah çà, d'où sortez-vous ?

LUCE

J'arrive de très loin.

THÉODAS, *à part, d'un air méfiant*

Comme elle a les yeux doux

LUCE

Je désire parler à Monseigneur Simplice

THÉODAS, *à part.*

Peut-être bien qu'elle est sans aucune malice ;
Mais nous nous méfions des jupes, Dieu merci !

LUCE

Voulez-vous l'avertir que je l'attends ici,
Respectable vieillard ?

THÉODAS

Dites-moi votre affaire

LUCE

La chose est délicate.

THÉODAS

Ah ! tant pis.

LUCE

Je préfère
N'en parler qu'à lui seul.

THÉODAS

Soit. Je vais l'appeler.

Au public :

Si je m'éloigne, elle est capable de voler
Quelque objet précieux...

Tourné vers la droite :

Monseigneur !

LA VOIX DE SIMPLICE

Tu m'appelles,
Théodas ?

THÉODAS

Venez voir. C'est la belle des belles
Qui voudrait vous conter quelque chose.

LA VOIX DE SIMPLICE

Comment ?

THÉODAS

Venez toujours.

LUCE, *regardant autour d'elle.*

Le calme asile !

THÉODAS

Oui, c'est charmant.
Mais voilà Monseigneur ; il est fort inutile
Que j'épuise pour vous les trésors de mon style.

Simplice entre ; calotte et robe violettes.

SCÈNE V

SIMPLICE, LUCE, THÉODAS

LUCE

Je vous salue avec des respects infinis,
O Simplice, clarté du siècle, et je bénis
Ce précieux instant, souhaité par mon âme.

SIMPLICE, *effrayé.*

Reste ici, Théodas.

LUCE

Ne m'infligez nul blâme
Si je me rejouis de contempler enfin
Le glorieux prélat dont mes yeux avaient faim.

SIMPLICE

Madame, expliquez-moi, je vous prie...

LUCE

Ah! mon père,
Sachez que c'est en vous, en vous seul que j'espère,
Pour sauver mon esquif du plus grave péril.

SIMPLICE

Il me semble vraiment que je suis sur un gril
Dont l'ardente cuisson n'irait pas sans délice.
La chose est singulière.

LUCE

Admirable Simplice.
Je remets en vos mains pieuses mon salut.

SIMPLICE

Parlez, ma chère enfant.

LUCE

Je voudrais qu'il vous plût
D'écouter sans témoin une vierge craintive.
Pouvons-nous être seuls ?

THÉODAS, *au public.*

Voyez la sensitive !...

SIMPLICE, *à part.*

Elle tient un langage on ne peut plus décent

Donc je puis devant Dieu, qui n'est jamais absent,
Recueillir sans témoin ses chastes confidences.

A Théodas :

Laisse-nous, Théodas.

THÉODAS

Voilà des imprudences !...

SIMPLICE

De grâce, exécutez mon ordre.

THÉODAS

Oh ! je m'en vais...

A part :

Cette perruche-là le rend presque mauvais !

Il sort à gauche.

SCÈNE VI

SIMPLICE, LUCE

SIMPLICE, à *part.*

Hum ! j'étais sur le point de me mettre en colère...

A Luce :

Comment vous nomme-t-on, vierge ?

LUCE

Luce.

SIMPLICE

Il doit plaire
A tous les vrais amis des célestes clartés,

Ce beau nom qu'avec tant de grâce vous portez.

LUCE

Ah ! Monseigneur, je suis confuse...

SIMPLICE

J'imagine
Que vous êtes d'illustre et royale origine.

LUCE

Dans l'île des Palmiers, sous des cieux éclatants,
Celui qui m'engendra règne depuis trente ans.
Hélas! tous mes malheurs viennent de ma naissance.
Je ressemblais au lis qui croît dans l'innocence,
Et ce fut mon dessein, dès longtemps arrêté,
D'offrir à Dieu la fleur de ma virginité.
Mon père méprisa le vœu de ma jeunesse ;
Un roi qui me voulait pour femme eut sa promesse ;
Et, comme le renom de votre sainteté
Par delà l'Océan alors me fut porté,
Je m'enfuis, seule, pour vous demander asile.

SIMPLICE

Vous me troublez beaucoup...

LUCE

Pensez que je m'exile
Afin de n'être point parjure...

SIMPLICE

Oui, je comprends;
Mais il faut, si l'on peut, complaire à ses parents..

LUCE

Leur déplaire, parfois, mérite des louanges.

Virginité, seigneur évêque, est sœur des anges,
Triomphe sur péché, source vive de foi ;
Par elle je me suis fiancée au saint Roi
Qui surpasse tous ceux de la terre en lignage.
La lune et le soleil lui rendent témoignage
Et devant sa beauté s'émerveillent sans fin.
Je brûle jour et nuit pour cet Époux divin.
D'ineffables baisers me revèlent qu'il m'aime,
Lui, mon Roi, dont l'étreinte est la chasteté même.
Comment pourrais-je, après un commerce aussi doux,
Me soumettre à la loi des terrestres époux?

SIMPLICE, *à part.*

O merveille! voilà que sa beauté redouble.
Jamais je n'éprouvai si délicieux trouble.

A Luce :

Les archanges devraient vous servir à genoux,
Incomparable Luce !

LUCE

Hélas! que dites-vous?

SIMPLICE

Peu m'importe. Je suis en proie au saint délire.
Votre langage, ainsi qu'un bienfaisant collyre,
A purifié l'œil de mon âme, et je veux
Que vous accomplissiez ici vos justes vœux.

LUCE

C'est mon plus cher souhait. Pourtant, si l'on en glose...

SIMPLICE

L'infâme calomnie aura la bouche close...

LUCE

Je m'en remets à vous, mon père vénéré.

SIMPLICE

Ce n'est point sous mon toit que je vous logerai,
Mais chez une parente hydropique.

LUCE

O Simplice,
Pour que je ne m'égare et que mon pied ne glisse,
Ne me laissez point, seule, errer sur le chemin ;
Raffermissez mes pas, guidez-moi par la main ;
Et tous les deux, ayant suivi la même voie,
Nous nous délasserons ensemble dans la joie.

SIMPLICE

J'aurai votre salut pour unique souci.

LUCE

Je vous bénis du fond de mon âme. Merci.

SIMPLICE

Daignez, pour cette fois, vous asseoir à ma table
La chère, je le crains, sera peu délectable;
Mais vous m'excuserez.

LUCE

J'accepte avec bonheur.

SIMPLICE

Du reste, le neveu de notre gouverneur
Honorant mon frugal repas de sa présence,
Rien ne pourra donner prise à la médisance.

LUCE

Votre sagesse éclate en vos moindres discours.

SIMPLICE

Donc, je m'en vais quérir mon cher hôte, et j'accours

LUCE

J'attendrai Monseigneur.

SIMPLICE, *à part.*

Elle est surnaturelle.
Je voudrais me jeter dans les flammes pour elle.

A Luce :

Je prends congé de vous, ma fille.

Luce incline la tête.

SIMPLICE, *à part.*

Est-ce un péché
D'être fou de bonheur comme un oiseau lâché?
Non, non, ma conscience est pure.

A Luce :

Je vous laisse.

Elle s'incline.

SIMPLICE, *à part.*

On dirait que j'ai bu, tant ma langue est épaisse...

A Luce :

Chère Luce, à bientôt.

Tous les deux s'inclinent. Simplice sort à droite. Aussitôt la tête de Luce se retourne et laisse voir un hideux visage de démon. Luce ou plutôt Lucifer donne tous les signes d'une violente hilarité. Il parle avec une voix d'homme.

SCÈNE VII

LUCIFER, *seul.*

Ha ! ha ! te voilà pris,
Et tu partageras le sort des poissons frits
Qui tombent dans l'abîme obscur de ma bedaine...
Un horrible péché, puis une mort soudaine :
L'affaire est dans le sac. Silence. Reprenons
Tous nos attraits avec le plus chaste des noms ;
Lucifer devient Luce.

Sa tête se retourne encore et le visage féminin reparait. Luce parle avec sa voix de femme.

SCÈNE VIII

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE

SIMPLICE, *avant d'entrer.*

Un miracle, vous dis-je !

Il entre par la droite, suivi de Chrysogone.

Mon cher hôte, voilà ce gracieux prodige.

CHRYSOGONE

Je dépose à vos pieds, princesse, mes respects.

Luce incline la tête.

SIMPLICE, *à part.*

Princesse ? il a raison... Que j'eus l'esprit épais
De ne pas employer encore ce vocable !
Ah ! j'ai dans la cervelle un trouble inexplicable.

A Luce :

Décidément, princesse, il me faut allonger
Le menu d'un repas trop simple et trop léger.

CHRYSOGONE

Pourtant, le court-bouillon qui flatte mes narines...

SIMPLICE, *à Luce.*

Ne mangeriez-vous pas de ces bêtes marines
Que l'on appelle ici des huîtres ? Mon valet
M'en parle avec transport.

LUCE

Faites comme il vous plaît;
Mais cette friandise est bien peu nécessaire.

SIMPLICE.

Théodas ! Théodas !

A Luce :

C'est un homme sincère,
Au langage parfois plus vif qu'il ne faudrait ;
Mais, d'autre part, exquis.

Théodas entre.

SCÈNE IX

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE, THÉODAS

THÉODAS.

Monseigneur, tout est prêt.

SIMPLICE, *avec embarras.*

Nous mangerons d'abord des huîtres. Je me range
A tes justes avis.

THÉODAS, *à part.*

Mon maître est bien étrange.

SIMPLICE

Va-t'en nous en chercher.

THÉODAS

Combien ?

SIMPLICE

Prends ce qu'il faut.

THÉODAS

C'est que vous n'allez pas les avoir de si tôt.

SIMPLICE

Hâte-toi donc.

THÉODAS

J'y vais.

A part.

Tout ça pour une intruse
Qui, je n'en doute pas, médite quelque ruse..

Après avoir regardé Luce :

Au diable la pucelle !

SIMPLICE

Eh bien ! nous attendons.

THÉODAS

J'y vais, maître ; j'y vais.

Il sort.

SIMPLICE, *à part.*

Enfin...

SCÈNE X

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE

SIMPLICE, *à Chrysogone.*

Mille pardons
De ce nouveau retard.

CHRYSOGONE

En telle compagnie...

SIMPLICE, *à Luce.*

Afin que la tristesse, ô vierge, soit bannie
De cet asile trop austère, charmez-nous.

CHRYSOGONE, *à part.*

Trop austère, a-t-il dit ?

SIMPLICE

Vos discours sont plus doux
Qu'un miel suave ou l'huile odorante des roses ;
Ils passent en beauté les hymnes et les proses ;
Quand vous parlez, je sens mon âme refleurir ;
Je vous écouterais un siècle sans mourir !

CHRYSOGONE, *à part.*

Un peu trop de chaleur. Ceci blesse l'usage.

LUCE

Illustre évêque, on dit que, dès votre bas âge,
Vous eûtes un amour très vif pour saint André.

SIMPLICE

Cet apôtre, princesse, est mon Saint préféré.

LUCE

Vous lui devez sans doute, et par grâce inouïe,
Une fleur de jeunesse encore épanouie
Dans la maturité de l'âge.

SIMPLICE

Vous riez.

LUCE

Non pas. Bien des vieillards se sont remariés

Sans avoir ce teint clair et cette heureuse mine.

CHRYSOGONE, *à part.*

Le singulier propos !

LUCE

Plus je vous examine,
Plus j'admire, vraiment, que vous soyez si frais.

SIMPLICE

Comment louerais-je, moi, vos pudiques attraits ?

LUCE

Oh ! Monseigneur...

CHRYSOGONE, *à part.*

Ceci dépasse la mesure.

SIMPLICE

Je dois vous rendre, avec une terrible usure,
Les paroles dont vous daignâtes me flatter...
Mais que nous direz-vous ?

LUCE

Je voudrais vous conter
Une histoire qui montre avec quelle efficace
André défend les siens.

SIMPLICE, *à part.*

Ah ! ce nom me tracasse.

LUCE

Dois-je parler ?

SIMPLICE

J'écoute.

LUCE

Un vieillard débauché
Chaque jour, m'a-t-on dit, se livrait au péché.
Depuis un demi-siècle il vivait sans scrupule
Dans un désordre assez voisin de la crapule.

CHRYSOGONE, *à part.*

Ho ! pour une princesse...

LUCE

Or, ce pauvre égaré
Priait tous les matins l'apôtre saint André.
Lorsqu'arriva pour lui l'instant de rendre l'âme,
Lucifer accourut.

SIMPLICE

Hélas !

LUCE

« Je le réclame,
Dit-il, en ricanant, aux anges attristés ;
Cet obscène vieillard est lourd d'iniquités. »
Et sa rage inhumaine allait être assouvie,
Lorsqu'André, surgissant, insuffla quelque vie
A l'homme qui râlait, étranglé de terreur,
Lui fit profondément détester son erreur,
Et, pour qu'il accomplît certaine pénitence,
Prolongea de six mois sa chétive existence.
Une âme était sauvée.

SIMPLICE, *à Chrysogone.*

Eh bien ?

CHRYSOGONE

C'est un beau trait.

SIMPLICE *à Luce.*

Quoi! depuis cinquante ans le vieillard se livrait
Aux œuvres de la chair ?

LUCE

Depuis cinquante années.

SIMPLICE, *à part.*

Les âmes des pécheurs ne sont point condamnées
Quand l'intercession d'un glorieux martyr
Leur permet d'accorder six mois au repentir...
Serai-je confondu par le juge terrible,
Moi, si ma vie entière, étant passée au crible,
Ne renferme qu'un seul péché mortel ?

LUCE *à Chrysogone.*

Il est
Fortement absorbé.

CHRYSOGONE

Monseigneur s'il vous plaît...

LUCE, *à Chrysogone.*

O jeune homme, pourquoi troubler la rêverie
D'un vieillard innocent qui médite ou qui prie?

SIMPLICE, *à part.*

Hélas! cette pensée est coupable...

CHRYSOGONE, *à Luce.*

J'ai peur

Qu'il ne soit offusqué d'une sombre vapeur.

SIMPLICE, *à part.*

Mais qu'importe ? Je veux m'évanouir en elle,
Dussé-je être englouti par la nuit éternelle !
Mon sang bouillonne et bat mes tempes à grands coups;
Je suis ivre d'amour.

Il regarde Luce.

LUCE

Père, à quoi songiez-vous ?

SIMPLICE, *à part.*

Quelle taille ! quels yeux ! et quel sourire unique !

A Luce :

Aimable Luce, il faut que je vous communique
Une réflexion qui m'a frappé soudain.

LUCE

A moi seule ?

SIMPLICE

A vous seule. En mon calme jardin
Ne manquent ni les fleurs, ni les fruits, ni l'ombrage.
Voulez-vous y descendre ? aurez-vous ce courage ?

LUCE, *d'une voix langoureuse.*

Je me déciderai, certes, bien aisément,
A jouir sans témoin d'un entretien charmant.

CHRYSOGONE, *à part.*

Leurs propos à tous deux m'emplissent d épouvante.

SIMPLICE, *à Luce.*

Mon adoration pour vous est si fervente

Que je ne trouve point de paroles. Venez.

Il se retourne vers Chrysogone.

Vous attachez sur moi des regards étonnés ;
Mais tout s'expliquera, mon hôte. Je vous jure
Qu'il s'agit entre nous d'une simple gageure.
De grâce, excusez-moi ; je reviens à l'instant.

A Luce :

Venez, Luce ; venez.

LUCE

Je vous suis.

Simplice va pour sortir à droite. Brusquement il se retourne vers le public et reste immobile.

SIMPLICE, *à part.*

C'est pourtant
Ton éternel salut, Simplice, que tu joues !
Un flot de sang t'aveugle ; il empourpre tes joues ;
Tu halètes ainsi qu'un lascif animal,
Misérable vieillard...

LUCE

Vous sentiriez-vous mal,
Monseigneur ?

CHRYSOGONE, *à part.*

Il est fou.

SIMPLICE, *à Luce.*

Non, ma tendre colombe.

A part :

Au secours, saint André ! car, sans vous, je succombe...

Théodas entre par la gauche.

SCÈNE XI

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE, THÉODAS

THÉODAS

Monseigneur!

CHRYSOGONE, *à part.*

Ah ! voici les huîtres!

SIMPLICE

Que veux-tu ?

THÉODAS

Maître, un homme est en bas, sordidement vêtu.

SIMPLICE

Donne-lui de la soupe.

THÉODAS

Ayant aperçu l'oie,
Il a crié : « Je veux me livrer à la joie !
Que Monseigneur m'invite à sa table. »

CHRYSOGONE, *à part.*

Encore un
Qui m'étonne beaucoup.

THÉODAS

C'est un homme très brun,
Barbe épaisse, trapu, frisant la cinquantaine.
Il arrive, nu-pieds, d'une terre lointaine.

SIMPLICE, *à Luce.*

Je n'oserai jamais, certes, vous infliger
La vue et les propos de ce rude étranger ;
Mais ne point accueillir l'hôte que Dieu m envoie...
Je suis perplexe.

LUCE

Il veut se livrer à la joie ?
Soit ; mais il doit aussi nous réjouir.

SIMPLICE

Comment ?

LUCE

Qu'il s'attable avec nous, s'il peut habilement
Répondre aux questions qui lui seront posées.

SIMPLICE, *timidement.*

Un pauvre sera donc en butte à nos risées ?

LUCE

Oh ! non pas. Nous aurons un sourire indulgent.
Du reste, Monseigneur, quand cet homme exigeant
Aura mis devant nous son esprit en gésine,
Vous lui direz : « Ta soupe est prête à la cuisine. »

SIMPLICE

Puisque vous le voulez, il en doit être ainsi.

A Théodas :

Dis à ce voyageur qu'il peut monter ici.

Théodas sort à gauche.

SCÈNE XII

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE

LUCE

Je sais précisément trois énigmes nouvelles,
Qui firent travailler, déjà, bien des cervelles.
Je les tiens d'un vieux moine à l'esprit fort subtil.

Musique. Le pauvre entre derrière Théodas. La musique cesse.

SCÈNE XIII

SIMPLICE, LUCE, CHRYSOGONE, THÉODAS, LE PAUVRE

LE PAUVRE, à *Simplice*.

Que Dieu soit avec vous, mon père.

SIMPLICE

Ainsi soit-il.

LE PAUVRE

Donc vous me laisserez prendre part à la fête ?

SIMPLICE, *embarrassé*.

Oui, mon fils ; tout à l'heure.

A part

Une admirable tête...

LUCE

Bon pauvre, Monseigneur voudrait (il me l'a dit)
Qu'avant de s'attabler son hôte répondît
Aux simples questions que je m'en vais lui faire.

LE PAUVRE

Soit : interrogez-moi.

SIMPLICE, *à part.*

Son regard est sévère.

LUCE

Je commence. Parmi les ouvrages de Dieu,
Quel est celui de tous qui, dans le moindre lieu,
Rassemble, d'après vous, les plus rares merveilles ?

LE PAUVRE

C'est le visage humain.

Luce recule, étonnée.

SIMPLICE

Bien dit.

LE PAUVRE

Durant mes veilles,
J'ai résolu de moins faciles questions.
Mais si, pour le moment, nous nous y remettions ?
Le temps passe, et j'ai faim.

LUCE

L'énigme proposée,
Je dois en convenir, était par trop aisée.

LE PAUVRE

Trouvez donc autre chose, et ne retardez pas
L'instant où je dois faire un succulent repas.

LUCE

Quel est l'endroit du monde, ô savant, où la terre
Est plus haut que le ciel

LE PAUVRE

Je n'en fais point mystère,
C'est l'endroit où se tient le Seigneur Jésus-Christ.
Car cette chair de l'homme, où rayonne l'esprit,
N'est rien que de la terre ; et notre divin Maître,
O femme, en fut pétri lorsqu'il lui plut de naître.
Or, il est toujours homme ; et la terre, avec lui,
Plane, au-dessus du ciel, sur le monde ébloui.

CHRYSOGONE, à *Simplice.*

Ingénieux détour !

SIMPLICE, à *Chrysogone.*

Réponse magnifique !

LUCE

Allons. Troisième épreuve.

LE PAUVRE

O vierge séraphique,
Vous avez un petit tremblement dans la voix.

LUCE

Peut-être serez-vous moins heureux cette fois.

LE PAUVRE

Dépêchons-nous, de grâce ; il me faut ma pitance.

LUCE

Eh bien donc, pourriez-vous me dire la distance
Qui sépare le ciel de la terre?

Sombre musique.

LE PAUVRE

O Serpent!
Avant de te glisser vers l'Eden en rampant,
Tu vivais dans le ciel radieux et sublime,
D'où l'archange vainqueur te lança dans l'abîme.
Tu connais mieux que moi, certes, je l'avouerai,
L'espace que ta chute horrible a mesuré.
Mais si dans mes haillons j'ai cru bon de paraître,
Ce n'est point pour rêver à des énigmes, traître;
C'est pour que, démasqué devant tous, Lucifer
Retourne plein de honte aux flammes de l'enfer!

En entendant le mot « Lucifer », Simplice, Chrysogone et Théodas se sont détournés de Luce avec terreur; la tête de la jeune femme décrit un demi-cercle et laisse voir, comme plus haut, un visage de démon. La musique cesse.

LUCIFER, *avec une voix d'homme.*

O rage! être vaincu!

Il baisse la tête. Musique plus douce.

LE PAUVRE

Cher Simplice, regarde.

Simplice regarde un instant le démon; puis il se détourne vivement.

LE PAUVRE, *à Lucifer.*

Certes, j'aime les miens, maudit, et je les garde.
Tu ne railleras plus l'apôtre saint André,
J'imagine?

Lucifer fait signe que non.

C'est bien. Va-t'en, monstre exécré!

Lucifer s'abîme dans le sol au fracas du tonnerre.
La musique cesse; court silence.

SCÈNE XIV

SAINT ANDRÉ, SIMPLICE, THÉODAS, CHRYSOGONE

SIMPLICE

La grandeur de mon crime, ô Saint, me terrifie.

SAINT ANDRÉ

Tu faillis renoncer à l'éternelle vie,
Aux palais de clarté qui charment les élus,
Pour le puits ténébreux d'où l'on ne revient plus,
Pour les flammes, le soufre et l'horreur sépulcrale.
Mais laissons tout cela : c'est assez de morale.
Auprès de bons amis je me délasse enfin.
Je vois que le seigneur Chrysogone a grand faim ;
Et, depuis un long mois que j'arpente la terre,
Suspecté par les gens et toujours solitaire,
J'ai fait, pour vivre mal, d'assez rudes métiers.
Théodas, porte-nous les huîtres.

THÉODAS

Volontiers.

Il sort.

SCÈNE XV

SAINT ANDRÉ, SIMPLICE, CHRYSOGONE

SIMPLICE

Vous daignerez, seigneur, vous asseoir à ma table ?

SAINT ANDRÉ

N'en doute pas, Simplice. Un dîner présentable
Est la chose qui peut me réjouir le plus.

CHRYSOGONE, *à part.*

Ma stupeur est profonde.

SAINT ANDRÉ

Oui, fussé-je perclus,
Je conterai fleurette à la volaille grasse
Dont j'ai, dans ta cuisine, apprécié la grâce.
Te voici délivré des fureurs de la chair ;
Reste pur, vis en joie, et retiens, ô mon cher,
Qu'un apôtre lassé par trente jours de route
Ne refuse jamais de casser une croûte.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

ROMANS — NOUVELLES — THÉÂTRE

MAURICE BOUCHOR

LE SONGE DE KHÈYAM

CAPRICE EN UN ACTE, EN VERS

Représenté par les Marionnettes du Petit-Théâtre

PRIX : UN FRANC

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1892

LE

SONGE DE KHÈYAM

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Michel Lando, drame en quatre actes, en vers, suivis d'un épilogue. Un volume in-18, broché. 3 50

La Dévotion à saint André, mystère en un acte, en vers, représenté par les Marionnettes du Petit-Théâtre. Un volume in-18, broché. . . . . 1 »

MAURICE BOUCHOR

LE

SONGE DE KHÈYAM

CAPRICE EN UN ACTE, EN VERS

REPRÉSENTÉ PAR LES MARIONNETTES DU PETIT-THÉATRE

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1892

A

MADAME HENRIETTE DESSOMMES

MADAME,

Il y a peut-être quelque impertinence à vous offrir la dédicace de ce léger caprice, où une rose et une cruche sont glorifiées, semble-t-il, au détriment de la femme. Mais on peut dire de la femme ce qu'Esope disait de la langue : elle est ce qu'il y a de meilleur ou ce qu'il y a de pire. La double apparition qui, dans ma pièce, se fait un jeu de mystifier Khèyam symbolise uniquement les séductions perverses de la femme. D'ailleurs, lorsque l'illusion a pris fin, le poète la maudit moins qu'il ne se reproche d'y avoir cru. S'il fait preuve d'une extrême tendresse envers la rose, c'est que, voyant en elle une image de la nature même, il lui prête, entre autres choses, une grâce toute féminine ; et il juge permis d'admirer cette grâce par-dessus tout, pourvu que ce soit d'un esprit détaché, serein, libre de convoitise. Vous voyez que la bagatelle rimée dont je vous prie

d'agréer l'hommage tourne, après quelques circuits, à la louange des femmes et leur témoigne autant d'amour que de respect.

La glorification de la coupe ne vous offusquera point : car vous savez que, dans le langage mystique de Khèyam, le vin figure l'Esprit de Dieu. Sans doute, en dehors de toute symbolique, il buvait éperdûment ; mais c'était pour s'unir d une façon plus étroite avec la Divinité. Il le dit, et nous devons le croire sur parole. Veuillez, du reste, observer une chose. Au début de ma pièce, Khèyam ne cherche dans le vin qu'un plaisir sensuel ; par ce fait il mérite d'être la proie d'une cruelle illusion. La souffrance qu'il endure le ramène à la vérité, et c'est alors en pur idéaliste qu'il savoure la double joie de respirer la rose et de caresser la cruche.

Vous me demanderez peut-être si je suis un adepte de sa doctrine. Je ne dis pas non. La cruche vidée avec transport et la rose chastement aimée : voilà bien, pour moi, la fine fleur de la sagesse. Mais je ne partage pas certaines idées de Khèyam. Le fatalisme est mon ennemi, sous toutes les espèces qu'il peut revêtir ; je ne crois point que Dieu seul existe, et que le monde soit tout à fait une illusion ; je garde un secret espoir de n'être pas réabsorbé dans l'Essence divine. En outre, je respecte les formes extérieures de la religion, et j'ai pour Mohammed une tendresse particulière...

C'est la philosophie de Khèyam, et non la mienne que j'avais à exposer. Je souhaite de l'avoir fait avec assez de tact et de mesure pour qu'une mince bluette ne sente pas la leçon de métaphysique. Je serai content

de moi, Madame, si vous me lisez sans ennui ; car j'imagine que les cervelles bien faites n'en jugeront pas autrement que vous. Au surplus, j'ai emprunté à Khèyam un très grand nombre de pensées ou d'expressions ; et, si mon petit ouvrage a quelque mérite, il convient d'en attribuer la meilleure part au vieux poète persan.

Je crains beaucoup, Madame, que les poupées de notre ami Signoret ne puissent pas se transporter dans l'Arkansas pour jouer devant vous le *Songe de Khèyam ;* et qu'il vous soit tout aussi impossible de vous rendre au Petit-Théâtre, où vous les applaudiriez en amie. Ce m'est une raison de plus pour vous dédier une fantaisie dont l'idée première vous souriait il y a quelques mois. Puissiez-vous trouver dans cette dédicace une preuve du très vif regret que nos marionnettes vont avoir de jouer à mille lieues de vous, et plus encore un témoignage de ma profonde et respectueuse amitié !

MAURICE BOUCHOR.

**

PERSONNAGES.

KHÈYAM, poète persan.
UNE DOUBLE APPARITION.
LA ROSE, } personnages muets.
LA CRUCHE, }

On est au onzième siècle de l'ère chrétienne, dans une ville de Perse. Le théâtre représente une place publique. A droite, un cabaret; à gauche, une maison entourée d'arbustes et de buissons en fleurs. Au fond, un jardin plein de roses, jasmins, tulipes, lianes fleuries s'enroulant à de grands arbres. Une fontaine au milieu du jardin. Il fait nuit; beau clair de lune. La lune elle-même est peu visible à travers les branches de pins touffus qui s'élèvent derrière le jardin, sur un monticule.

LE

SONGE DE KHÈYAM

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Khèyam sort précipitamment de la taverne. Son allure, sa voix, ses gestes sont d'un homme ivre.

KHÈYAM, *tourné vers la taverne.*

C'est bon ! c'est bon ! Veux-tu crier toute la vie ?
On s'en va, tour de beurre...

Au public

Eh ! je n'ai guère envie
De ses flasques appas qui fondent sous les doigts.
D'ailleurs, je suis un sage ; et, certes, je me dois
D'avoir une tenue excessivement digne.
Pour honorer le vin, fils de la sainte vigne,
J'ai vendu mon turban de soie et le koran.
Ah ! que n'ai-je pu mettre en gage Aldébaran,
La lune et le soleil ! Hélas ! ma bourse est vide ;
Vingt coupes ont rendu ma gorge plus avide ;
Et l'autre, cette veuve informe, à qui je crains,

Messieurs, d'avoir pincé trop fort le gras des reins,
Sans pitié pour ma soif, me jette dans la rue...

Tourné vers la taverne :

Te méprisé-je assez, tavernière incongrue!

Au public :

Philosophons. Sur quoi? Sur le vin, chers amis.
La loi nous le défend. Bien. L'Eternel a mis
Le désir dans nos cœurs, et, tout près, la défense.
L'irrésistible instinct qu'il déchaîne l'offense.
C'est comme s'il disait : « Prends cette coupe-là,
Khèyam, et vers la terre, ô mon fils, penche-la ;
Mais il faut te garder d'en répandre une goutte. »
Notre loi, qui soutient ces choses, me dégoûte.
Moi, d'abord, je suis prêt à renier mon Dieu,
S'il me dit : « Ne bois plus. » Puissé-je voir le feu
S'engouffrer dans ta robe, ô prêcheur hypocrite,
Dévotieux Moullah qui te fais un mérite
D'ignorer le langage ineffable du vin!
Sache que ton sermon est ridicule et vain.
Rien ne perturbera ma noble insouciance.
De toute éternite, Dieu, par sa prescience,
A su que je boirais : si donc je ne bois pas,
Dieu n'est qu'un ignorant, dis?

Il titube et manque de tomber.

J'ai fait un faux pas...
D'où vient qu'ayant si peu festoyé je trébuche?
Un de ces vils dévots m'a tendu quelque embûche.

Une pause.

Reprenons. Je suis ivre? Eh bien! soit; je le suis.
Hérétique, idolâtre ou guèbre, je poursuis
Un sublime dessein : c'est que Dieu me délivre
De ce malencontreux prophète et de son livre.

Et qu'en face d'un pot, qui garde mon vin frais,
Je puisse regagner dans nos chers cabarets
Le temps que j'ai perdu jadis à la mosquée.
Tous ces cagots, par qui ma vue est offusquée,
Parlent d'une existence à venir. Je veux bien,
Si j'y pense jamais, être pire qu'un chien.
Seriez-vous donc en or, croyants à face austère,
Pour rêver qu'une fois enfouis dans la terre
Vos misérables os en seront retirés ?
Le coin de cimetière où vous sommeillerez,
Voilà le paradis. Que pour ces balivernes
On ait pu s'abstenir de hanter les tavernes !...
Je verrais, quant à moi, rouler dans un fossé
Le présent, le futur et même le passé,
Que je m'en soucierais comme de trois grains d'orge
Puissé-je seulement rincer ma pauvre gorge !

Une pause.

Que va faire Khèyam ? Je l'ignore. Il pourrait
Balayer tristement le seuil du cabaret
Avec sa moustache...

Tout à coup il aperçoit la Cruche qui entre par la droite.

Oh !...

Il recule avec terreur ; puis il avance à pas lents vers la Cruche, qui s'arrête, et il l'examine longuement. Elle est presque aussi haute que lui, d'une forme élégante et tout émaillée de bleu.

Qu'est-ce donc ? une cruche ?
Pendant que je gémis comme une vieille autruche,
Un miracle charmant s'opère en ma faveur...

Il se penche sur la Cruche ; puis, au public :

Elle est pleine de vin ; oui, pleine, Dieu sauveur !

Tourné vers la Cruche :

O généreux esprit des grappes de septembre !

***

Mon visage attristé, jaune comme de l'ambre,
Grâce à toi, je le sais, va devenir vermeil,
Ami plus bienfaisant, plus cher que le sommeil...
Vingt coupes ne font pas le bonheur; mais soixante
Déchaînent dans notre âme une gaîté puissante.
Respires-tu, mon nez, cet arome divin ?
Les montagnes, si nous les abreuvions de vin,
Se mettraient à danser, comme folles de joie.
Heureux qui dans ce flot magnifique se noie !
Je rêve, quand la mort me fermera les yeux,
D'avoir tant bu, tant bu, qu'une odeur de vin vieux
Sorte de ma carcasse, et, montant de la terre,
Achève de soûler l'ivrogne solitaire
Dont le pied heurtera ma tombe...

Une pause.

Par Allah !
Toujours la Mort... J'en tiens pour cette gueuse-là.
Les vivants deviendront la poussière des villes.
Chaque jour le potier pétrit dans ses mains viles
Des pieds de mendiants et des têtes de rois,
Dont il fait des goulots ou des tasses... Je crois
Que ma cruche, tenez, dans quelque autre existence
Fut une créature aimée, et que cette anse,
Passée avec tendresse autour de son beau col,
Fut le bras d'un fidèle amant...

Un Rossignol se met à chanter. Khèyam l'écoute avec ravissement et reprend la parole lorsque l'oiseau s'est tu.

Le rossignol,
Sans doute, par son chant perlé, m'invite à boire,
Tandis que découpant, ô nuit, ta robe noire,
La lune, entre les pins, monte languissamment.
Une haleine d'amour passe dans l'air clément.
Pour écouter l'oiseau qui, seul, fait leurs délices,
Les roses du jardin, brisant leurs verts calices,
S'entr'ouvrent, j'imagine, au tiède vent d'été...

La Rose entre par la gauche, tandis que le rossignol chante de nouveau. Emergeant d'un ong vase de cuivre aux arabesques délicates, elle atteint la même hauteur que la Cruche. Elle est d'un rose vif, très large et très feuillue. Khèyam la contemple avec stupeur ; puis il parle pendant que le rossignol continue à chanter.

Mais que vois-je? d'où vient Votre Suavité ?
Cherchez-vous, belle rose aux teintes purpurines,
Le chemin de mon cœur à travers mes narines ?
Mépriser les soupirs d'une telle beauté
Serait, de notre part, orgueil et cruauté.
Çà, qu'on vous flaire un peu...

Il s'approche de la Rose et se penche sur elle pour la respirer ; le chant de l'oiseau s'éteint peu à peu. Khèyam se p.ace à égale distance de la Rose et de la Cruche.

Convient-il que j'arrose
De liquides rubis le cœur de cette rose,
Ou bien dois-je effeuiller la rose dans mon vin?
Ni l'un ni l'autre, amis. Comme j'ai le nez fin,
Tandis qu'avec respect je tremperai ma lippe
Dans ce flot plus vermeil qu'une rouge tulipe,
Je humerai de loin le parfum de la fleur,
Sans même lui causer l'ombre d'une douleur...

Il s'approche de la Cruche.

Maintenant, ô fureurs de l'amour, je vous brave !
Entre ma fine cruche et cet être suave,
Qui tous deux, pour le sage, ont des charmes profonds,
Je me soucierai peu des femelles. Buvons.

Il prend la Cruche dans ses bras et penche sa tête pour boire : à ce moment la flûte et l'alto, soutenus par les autres instruments, commencent un duo tendre et plaintif. Khèyam laisse la Cruche et parle, tout en écoutant la musique.

Qu'est-ce encore ? J'entends comme une aimable lutte
Entre certain rubab et madame la flûte.

« M'aimes-tu ? » lui dit-elle. Il soupire : « O mon cœur ! »
Et, je ne sais pourquoi, la flûte a l'air moqueur,
Bien que son chant soit doux comme une tendre plainte ;
Mais le pauvre rubab gémit sans nulle feinte...

Aux sons de l'orchestre qui continue à jouer, apparaît, dans le fond du théâtre, une femme richement vêtue à l'orientale et d'une beauté surnaturelle. Khèyam a le dos tourné à l'apparition, qui l'appelle d'une voix très douce, lorsque la musique s'est tue.

SCÈNE II

L'APPARITION

Khèyam... Khèyam... Khèyam...

KHÈYAM

La merveilleuse voix !

Il se retourne et voit l'apparition.

Dieu ! c'est une houri céleste que je vois,
Trop belle, j'en suis sûr, pour n'être pas un leurre,
Une forme impalpable et qui va, tout à l'heure,
S'en retourner au ciel...

L'APPARITION

Quoi ! tu te contredis !
Khèyam s'aviserait de croire au paradis !

KHÈYAM

Je crois que ta beauté, ma vie, est immortelle,
Et que les yeux humains n'en virent point de telle
Depuis l'antique jour où le ciel étoilé,
Le ciel d'or, ce coursier splendide, fut sellé !

L'APPARITION

Je ne suis qu'une femme, et tu l'as dit, ô sage,
Rien ne doit succéder à notre court passage
Sur ce globe où déjà repose enseveli
Tout un peuple de morts voués au sombre oubli.

KHÈYAM

Comme le vif-argent s'enfuit la vie humaine,
Femme, je le sais trop ; mais l'Ami qui nous mène
Au but mystérieux par un obscur sentier
Ne peut être plus fou qu'un vulgaire potier.
Celui qui fit la coupe, humble et fragile ouvrage,
Ira-t-il, sans motif, la briser avec rage ?
O corps plus élancé que le svelte cyprès,
Souples cheveux, front pur, exquis et nobles traits,
Sourcils entre-croisés, longs yeux noirs, cils de soie,
Bouche dont le sourire est une fleur de joie,
Tendre peau, fin duvet, beau sein veiné de bleu,
Je sais par quel amour vous a créés mon Dieu ;
Mais par quelle fureur pourrait-il vous détruire ?

L'APPARITION

J'entends pleurer la source et les feuilles bruire ;
Dans l'air flotte une odeur divine de jasmin ;
Poète, sauras-tu m'aimer jusqu'à demain ?

KHÈYAM

Jusqu'à mon dernier souffle.

L'APPARITION

Ennemi de la prose,
Ne mens pas. Suis-je aussi charmante qu'une rose ?

KHÈYAM

La rose est près de toi sans grâce ni parfum ;

***

Et, bien que ton visage adorable soit brun,
La lune, en le voyant briller, n'ose paraître,
Car elle se blottit dans le feuillage.

La Rose est sortie dès que Khèyam a parlé d'elle.

L'APPARITION

Traître,
Je sais que rien n'est plus léger que tes serments.

KHÈYAM

Céleste fée aux yeux de narcisse...

L'APPARITION

Tu mens.

KHÈYAM

Hélas ! je n'ai rien dit.

L'APPARITION

J'ai là, dans mes oreilles
L'hymne que tu chantais à la gloire des treilles.
Rien ne charme Khèyam, sinon la coupe.

KHÈYAM

O cieux !
Est-il un vin plus fort et plus délicieux
Que celui des profonds baisers dont tu me sèvres ?
Viens, laisse-moi vider la coupe de tes lèvres,
Et tu pourras me voir, fuyant ce que j'aimais,
Renoncer à toute autre ivresse pour jamais.

La Cruche se retire.

L'APPARITION

Je n'en crois pas un mot.

KHÈYAM

Si, crois-en ton esclave !

L'APPARITION

Lorsque je serai mort, disais-tu, qu'on me lave
Dans ce vin que je hume, en vrai sage, à l'écart ;
Que du bois de la vigne on fasse mon brancart ;
Et qu'au lieu de prier tout le cortège entonne
Les louanges du fruit qu'on écrase en automne !

KHÈYAM

C'était pour arracher aux fers de la raison
Mon âme languissante en sa dure prison
Que je buvais, amie, avant de te connaître ;
Je voulais respirer parfois hors de mon être.
Mais pourquoi désormais retournerais-je au vin ?
Voici que, par miracle, ayant trouvé sa fin,
Mon âme, en t'appelant, palpite comme une aile.
Dis, ne seras-tu pas mon ivresse éternelle ?

L'APPARITION

Prends garde. Ton turban est un peu de côté.

KHÈYAM

Ne me torture pas. Quand même, ô ma beauté,
Tu ressusciterais les morts d'un cimetière,
Quand tes fils peupleraient une contrée entière,
Ton mérite, aux regards de Dieu, serait moins grand
Que si tu prends pitié d'un pauvre cœur souffrant !

L'APPARITION

Astucieux Khèyam, je sens que tu m'enjôles.
Peut-être que demain, en haussant les épaules,
Tu crieras dans la rue, à table, n'importe où :
« Cette folle, hier soir, s'est jetée à mon cou ! »
Tu veux tous mes baisers : si je te les accorde,
Riras-tu méchamment de ma miséricorde ?

KHÈYAM

O mon cœur, je serai comme un homme sans voix.
Je ne dirai pas même au rossignol des bois
Que j'ai baisé les yeux de ma suave amie.
Profaner mon bonheur serait une infamie.

L'APPARITION

Mais, dangereux Khèyam, les hommes sont ingrats.
Il se peut qu'avant l'aube, au sortir de mes bras,
Si quelque jeune femme en souriant t'appelle,
Tu songes dans ton cœur : « L'autre n'était point belle. »

KHÈYAM

Qui ? moi ? je penserais ce blasphème ?

L'APPARITION

J'ai peur
Que mon ami ne soit un habile trompeur.
Vois : si, dans un instant, Khèyam ne se parjure,
Je m'abandonne à lui.

KHÉYAM

J'accepte la gageure.

L'APPARITION

Alors, moi, je te tiens d'avance pour battu.
Retourne-toi, Khèyam.

Sur le devant de la scène, à droite, s'avance une apparition féminine, identiquement pareille à la première, et qui parlera avec la même voix.

KHÈYAM

J'obéis.

Il se retourne, et, voyant la deuxième apparition, il recule de surprise.

LA DEUXIÈME APPARITION

M'aimes-tu ?

Khèyam se retourne vers la première, qui a disparu ; il parle ensuite au public :

KHÈYAM

Ma gracieuse idole a cheminé bien vite;
J'en reste confondu.

LA DEUXIÈME APPARITION

Quoi! ton regard m'évite ?

KHÈYAM, *l'ayant examinée.*

Ma mémoire, mes yeux, mon cœur tout haletant
L'attestent. C'est bien elle.

LA DEUXIÈME APPARITION

O toi qui me plais tant,
Ne veux-tu pas enfin me dire si tu m'aimes ?

KHÈYAM

Mes paroles, vois-tu, seront toujours les mêmes.
Je t'adore, et j'ai soif de ta bouche, et je veux
Me perdre dans le flot profond de tes cheveux ;
M'anéantir en toi, c'est ma seule pensée.

LA DEUXIÈME APPARITION

N'as-tu pas, tout à l'heure, à quelque autre insensée
Tenu certains propos de ce genre ?

KHÈYAM

Jamais.



LA DEUXIÈME APPARITION

Tu mens.

KHÈYAM

Non, par tes yeux !

LA DEUXIÈME APPARITION

Eh bien ! je te promets
Que si, dans un instant, la pauvre âme blessée
Ne te reproche point de l'avoir délaissée,
Trop séduisant ami, tu pourras me bénir.

KHÈYAM

Soit ; mais tu m'as promis, daigne t'en souvenir...

LA DEUXIÈME APPARITION

Retourne-toi, Khèyam.

KHÈYAM

J'obéis.

Khèyam, s'étant retourné, voit la première apparition, tandis que la deuxième recule et disparaît.

LA PREMIÈRE APPARITION

O perfide !
Exécrable serpent à la langue bifide,
M'oses-tu regarder en face ?

Khèyam se retourne vers l'endroit où il a vu la deuxième apparition, puis il s'adresse au public :

KHÈYAM

Non, plus rien...
Elle a pris un sentier, dirai-je, aérien,
Pour traverser aussi rapidement la place.
C'est extraordinaire.

LA PREMIÈRE APPARITION

Ah! te voici de glace,
Toi dont le souffle ardent devait tout embraser ?
Cruel, tu n'offres plus ta bouche à mon baiser.
Une autre, je le sais, une autre t'a pris l'âme.
Tu n'es qu'un traître.

KHÈYAM

O ciel! mérité-je un tel blâme...

LA PREMIÈRE APPARITION

Je te hais. Va trouver ta belle amie. Adieu.

Elle tourne le dos à Khèyam et s'éloigne, tandis que la deuxième apparition se montre à la même place que tout à l'heure.

KHÈYAM

Non! par pitié!...

LA DEUXIÈME APPARITION

Khèyam!

Il se retourne brusquement, voit la deuxième apparition, puis s'adresse au public

KHÈYAM

Je n'y vois que du feu.

LA DEUXIÈME APPARITION

Eh bien! qu'avais-je dit ?

KHÈYAM

Non, cela me dépasse
Qu'elle puisse, à ma barbe, ainsi fendre l'espace!

LA DEUXIÈME APPARITION

La chose est trop certaine : une autre avait ton cœur.
Que vais-je devenir ?

KHÈYAM, *tourné vers elle.*

J'en atteste le chœur
Des sphères, mon amour, un cauchemar t'oppresse.
Peut-être que, troublé par un reste d'ivresse,
Je délire moi-même...

LA DEUXIÈME APPARITION

Hélas ! j'aurais voulu
Reposer sur le sein brûlant de mon élu...

KHÈYAM

Viens, et que cette nuit dure toute une année !

LA DEUXIÈME APPARITION

Non. Je me sens pareille à la rose fanée
Dont les pétales blancs vont neiger sur le sol.

KHÈYAM, *tourné vers le public.*

O désespoir !

L'apparition se retire. Khèyam, croyant lui parler :

Ecoute...

Il s'aperçoit qu'elle n'est plus là. Au public :

Elle a repris son vol.
C'est de l'autre côté qu'est ma folle hirondelle.

Il se tourne vers le fond de la scène et voit la première apparition.

LA PREMIÈRE APPARITION

Traître, que me veux-tu ?

KHÈYAM

Ton Khèyam est fidèle;
Mais, de grâce, permets que je respire un peu.
Nous jouons sans nul doute à quelque horrible jeu,
Car, dès que je te vois, tu fonds comme un nuage...

La première apparition recule tandis que la deuxième se montre.

LA DEUXIÈME APPARITION

O parjure Khèyam !

Il se tourne rapidement vers elle.

KHÈYAM

Ton cinquième voyage
Vient de couper en deux le fil de mon discours,
Chère âme, et cette nuit, dont les instants sont courts,
Se sera vainement écoulée...

LA PREMIÈRE APPARITION

O parjure

Il se retourne très vite.

KHÈYAM

Cesse de me jeter à la face une injure
Qui fait saigner le cœur de ton loyal amant.
Dieu m'est témoin...

Du côté de la deuxième apparition, une voix féminine, celle qu'on a entendue jusqu'ici, appelle Khèyam très doucement.

LA VOIX

Khèyam ! Khèyam !

Il se retourne encore plus vite que tout à l'heure.

KHÈYAM

Oui, par serment,



J affirme que jamais...

Voyant qu'il n'a personne devant lui, il s'interrompt brusquement.

Tiens ! je ne vois personne.

La voix, très douce et comme lointaine, appelle Khèyam du côté de la première apparition.

LA VOIX

Khèyam ! Khèyam !

Il se place dans la direction de la voix ; puis, ne voyant personne il se tourne vers le public.

KHÈYAM

Par là non plus...

Une pause.

Je la soupçonne
De m avoir bafoué d'une horrible façon.

La voix, faible et indistincte, appelle encore.

La voix s'éloigne ; à peine en perçois-je le son.
Je ne sais que penser.

Portant les mains à sa tête :]

Oh ! ma pauvre cervelle !

Au public :

Serez-vous bien discrets, vous, si je vous révèle
Quelle sorte de chose est l'homme ? Oui, n'est-ce pas ?
Eh bien ! lorsqu'il a fait quelques maigres repas,
Notre ami disparaît : c'est l'unique aventure
De cette misérable et vaine créature.
L'homme n'est rien du tout. Moi, l'Ouvrier serein
M'a pétri dans la boue amère du chagrin.
Je souffre horriblement d'être loin de ma fée ;
Je reçois au visage une tiède bouffée
De fin ambre ou de musc, et je crois te saisir,

Tendre corps dont l'absence exalte mon désir !
A qui ferais-je part des tourments que j'endure ?
Le rossignol s'est tu dans la sombre verdure,
Et je n'ai plus, les yeux de ces fleurs étant clos,
Qu'à me rassasier tout seul de mes sanglots.
Ah ! puisque tu devais sans cesse être meurtrie,
Pourquoi Dieu, dis-le-moi, mon âme, je t'en prie,
Voulut-il t'enfermer dans ce malheureux corps ?...

Gaie et légère musique, mêlée au rire lointain de deux jeunes femmes.

Des rires féminins et d'allègres accords ?
Une froide sueur perle sur mon front blême ;
Mon cœur bat follement.

Musique très discrète, continuée jusqu'à la fin de la scène. La première apparition entre par la gauche, au fond du théâtre.

La voici. Que je l'aime !

LA PREMIÈRE APPARITION

Eh bien ! pauvre Khèyam, tu n'es pas mort d'amour ?

KHÈYAM

Femme, ta raillerie est cruelle.

La deuxième apparition vient d'entrer par la droite, au fond de la scène ; elle se place à côté de la première.

LA DEUXIÈME APPARITION

Bonjour,
Lamentable Khèyam.

Il aperçoit les deux apparitions.

KHÈYAM

Que vois-je ?

LA DEUXIÈME APPARITION

Un vrai prodige :
Nous sommes deux.

KHÈYAM

Comment ! vous êtes...

LA DEUXIÈME APPARITION

Deux, te dis-je.

KHÈYAM

Ah ! je comprends enfin votre exécrable jeu,
Créatures sans cœur, dont se détourne Dieu

LA PREMIÈRE APPARITION, *à la deuxième.*

Ce Khèyam a parfois des accents pathétiques.

KHÈYAM

Vous êtes un seul monstre en deux corps identiques,
Et c'est là, pour le sage, un symbole trop clair
De ta duplicité, Femelle !

LA PREMIÈRE APPARITION

Tu m'as l'air
D'avoir la langue épaisse et le regard bien trouble.
Nous sommes deux, Khèyam, parce que tu vois double.

KHÈYAM

Trop d'esprit pour un pauvre ivrogne tel que moi !...
Va, je t'écouterai désormais sans émoi,
Le dos tourné, ma belle, à tes dangereux charmes.

Il se tourne vers le public et baisse la tête.

LA DEUXIÈME APPARITION

Je te quitterai donc, poète, et non sans larmes,

Mais fière que, pour moi, mon subtil enjôleur
Ait renié la Rose et la Coupe.

KHÈYAM

O douleur !

Il se voile la face avec ses mains.

LA PREMIÈRE APPARITION

Ne t'afflige pas trop : l'homme est chose légère.
Il faut, puisqu'un instant ma forme te fut chère,
Nous quitter bons amis ; et je vais, sans façon,
Te chanter à deux voix une de tes chansons.

DUO

Que Dieu me pardonne
Si je t'abandonne
Malgré ta peau blanche et tes noirs cheveux,
Ta suave haleine...
Il vaut mieux rompre mille vœux
Qu'une cruche pleine
C'est boire à l'ombre que je veux

Coupe transparente,
Le vin d'amarante
Qui rayonne en toi de splendides feux
Chassera ma peine...
Il vaut mieux rompre mille vœux
Qu'une cruche pleine ;
C'est boire à l'ombre que je veux !

Khèyam restant toujours immobile, les deux apparitions se retirent, l'une par la droite, l'autre par la gauche, tandis que l'orchestre joue encore quelques instants.

SCÈNE III

KHÈYAM

Gloire à Dieu ! J'ai péché ; tant pis pour moi. J'estime.
Il est vrai, que tout acte, en somme, est légitime,
La destinée étant immuable, et je dis
Que l'enfer est absurde, et vain le paradis ;
Mais, puisque j'ai marché hors de la droite voie
Qui mène à la sagesse, et, par elle, à la joie,
Je souffre, et c'est bien fait. J'ai péché gravement ;
Car, au lieu de sourire au fantôme charmant
En homme que ne peut troubler aucun prestige,
Je m'y suis laissé prendre, et, saisi de vertige,
Hélas ! j'ai mendié je ne sais quel bonheur
A cette illusion...

Une pause.

Pardonne-moi, Seigneur.
Tu sais que j'aime peu tes prétendus apôtres ;
Nul ne pénétrera, pas plus moi que les autres,
Derrière le rideau qui voile tes secrets ;
Mais je suis avec toi quand je hume à longs traits
Le breuvage pourpré dont la force m'enivre.
Je ne te cherche plus, alors : je te sens vivre.
Mon Dieu, toi seul es vrai ; tout le reste est vapeur.
Pourtant, sans se livrer à ce monde trompeur
Que par ta rêverie en souriant tu crées,
Le sage en peut bénir les merveilles sacrées.
Toujours beau, toujours frais, toujours épanoui,
N'est-il pas devant toi, ce miracle inouï,
Comme une vaste Rose aux feuilles innombrables
Qui nous délecte aussi, nous, pauvres misérables ?

O mon Dieu, j'avais tout par la coupe et la fleur.
Mais une folle image, un rêve ensorceleur
A fait de moi le plus pitoyable des hommes.
Tu n'es pas rancunier, Seigneur ; car nous le sommes,
Et tu dois rarement te modeler sur nous.
Pardonne-moi. Veux-tu que je prie à genoux ?
Que d'un poing furieux je laboure mes côtes ?
J'ai péché ; mais celui dont la vie est sans fautes,
Comment goûterait-il la douceur du pardon ?

La Cruche entre par la droite.

Ah ! te voici, ma joie, inestimable don
Que me fit le Seigneur, ô Cruche parfumée,
Pour enivrer Khèyam de sa présence aimée !
Toi dont les chastes flancs sont émaillés de bleu,
Dis, n'est-il pas meilleur de trop boire avec Dieu
Que de prier sans lui dans l'ombre des mosquées ?
Viens que je te respire.

Il plonge son nez dans la Cruche.

Ah ! les tresses musquées
De celle qui troubla naguère mon repos
N'avaient pas cette odeur céleste des vieux pots !

Il se penche de nouveau vers la Cruche.

Que ton intérieur est pur, ô noble vase !
Telle une âme d'enfant : je l'admire en extase.
Un verset de lumière est inscrit sur tes bords,
Qui vaudrait à lui seul de féeriques trésors.
L'éternel Echanson chaque jour recommence
A répandre, dit-il, dans une coupe immense
Des globules de vin sans nombre ; et l'un d'entre eux
Est le sage Khèyam. Quel être bienheureux
Absorbe tout ce vin, sang mystique du monde ?
Qui donc vide à longs traits la coupe d'or profonde,
Sinon Dieu qui l'emplit, toujours calme et rêveur ?

L'Echanson éternel est l'éternel Buveur.
Donc, pour patienter jusqu'à l'heure suprême
Où tu te sentiras absorbé par Dieu même,
Bois, Khèyam, ce vin frais qui porte les couleurs
De l'arbre de Judée en la saison des fleurs...

Le Rossignol se met à chanter, et la Rose entre par la gauche. Khèyam s'approche d'elle et lui parle lorsque l'oiseau s'est tu ; une musique très douce accompagne ses paroles.

O chef-d'œuvre de Dieu, tu manquais à ma joie.
Je te bénis au nom de Celui qui t'envoie.
Tu résumes en toi, Rose, toute beauté,
Le soleil, cette fleur céleste de clarté,
La nuit et son brûlant diadème d'étoiles,
Les transparentes eaux du lac fleuri de voiles,
La terre d'émeraude, et les champs, et les bois,
Tous les souffles exquis, toutes les tendres voix,
Toutes les visions errantes dans l'espace,
Tout, même la splendeur des femmes et leur grâce,
Plus douce que la terre et l'eau vive et le ciel
A qui n'est point mordu par le désir cruel !
C'est pourquoi je t'adore, ô fleur délicieuse,
Fleur pudique, suave, aimante, gracieuse...
Désormais je te voue un culte sans péché,
Rose, et je veux mourir avant d'avoir touché
Ta robe aux plis vermeils ou ton svelte corsage.
Tu ne recevras pas un seul baiser du sage ;
Mais, jusqu'au jour béni qui doit marquer sa fin,
Khèyam s'enivrera de ton souffle divin !

La musique cesse.

Ce n'est pas le moment de renoncer à boire.
Que le doux rossignol chante un hymne à ta gloire ;
Moi, je vais retourner vers celle qui m'attend.

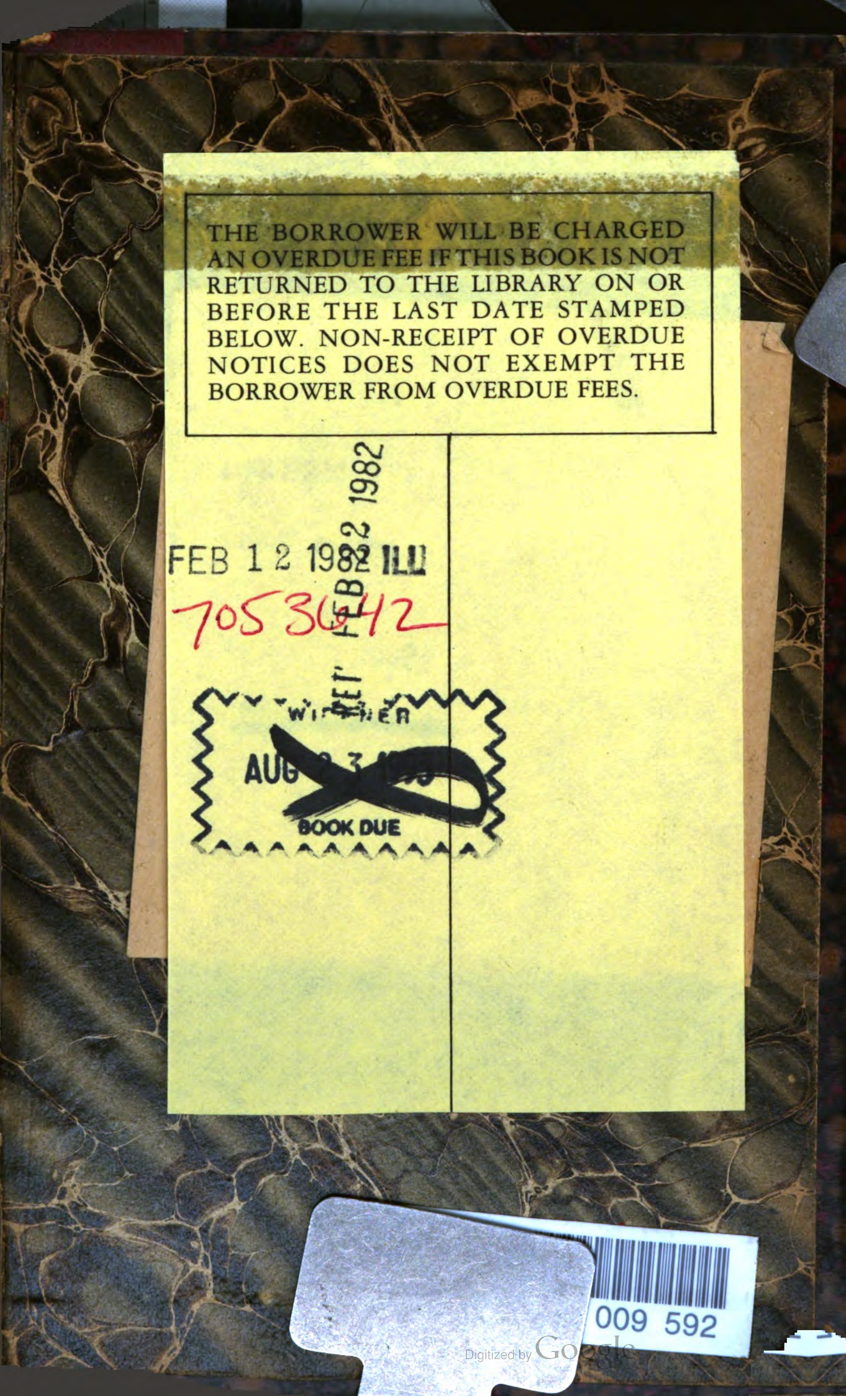
Le Rossignol chante de nouveau, tandis que Khèyam va trouver la Cruche et lui parle en la caressant.

Ô ma belle, voici le précieux instant
Où le Seigneur unit les cruches aux poètes.
Le ciel est comme un bol renversé sur nos têtes.
Viens donc et donne-moi tes lèvres : j'y boirai
Ton beau sang virginal, ton sang pur et sacré !

La Cruche s'incline vers Khèyam : il l'entoure de ses bras, pose ses lèvres sur le bord de la Cruche et commence à boire. Le Rossignol chante toujours ; la toile tombe lentement.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.




THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
FEB 12 1982 ILL
FEB 22 1982
7053642
WIDENER
BOOK DUE
009 592
Digitized by Google

